

tingue le Bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée ; à droite de ce tableau, on aperçoit la pêche miraculeuse ; et à gauche, Daniel dans la fosse aux lions. C'est ainsi que les premiers chrétiens aimaient à se représenter la tendresse du Seigneur qui les appelait à la foi, et sa protection toute-puissante dans les dangers que cette même foi avait à courir.

Non loin de l'autel parsemé de fleurs printanières, sous l'arceau d'une *hypogée*, s'élève une chaire que supportent quatre pieds en bois de chêne. Deux énormes anneaux, destinés à la porter d'un lieu à l'autre, sont suspendus à ses côtés. C'est la chaire illustrée par le Chef des apôtres. Elle était conservée à la place même que saint Pierre lui avait assignée, dans ce premier sanctuaire de l'Eglise romaine.

Le vieillard qui l'occupe en ce moment est un des successeurs de saint Pierre : c'est le vénérable pontife Urbain. L'autoditoire est attentif. Il parle des joies de l'immolation et des parfums de la virginité.

Une jeune fille, à genoux un peu en avant des autres assistants, recueille plus que tout autre, avec une sainte avidité, les paroles prophétiques du vieillard. Elle est vêtue d'une robe de laine blanche, que réunit autour de sa taille une ceinture de soie rouge. Ses cheveux onduoyants retombent, à la mode des vestales, en six tresses sur ses épaules. Sa tête est couverte d'un voile de gaze légère, et surmontée d'une couronne d'immortelles. Tout son corps est dans l'attitude de la contemplation. Ses yeux paraissent comme absorbés par la fresque qui représente Daniel dans la fosse aux lions. C'est à peine si elle peut les en détacher pour les reporter de temps en temps sur le pontife qui s'adresse à elle, afin de le éclairer et de la fortifier dans cette lutte terrible qui va s'ouvrir, et dont les préludes l'ont amenée, toute frémissante, dans ce souterrain de la voie Nomentane.

Enfin, l'auguste vieillard se tait ; il descend de la chaire, gravit majestueusement les degrés de l'autel, accompagné de ses officiants. Puis se tournant vers la jeune chrétienne :

—Maintenant, ma fille, lui dit-il, c'est à vous de choisir ! Le ciel va enregistrer vos serments.

Asces paroles, la jeune vierge se lève,

prend de la main gauche un cierge allumé que lui présente le diacre, et se met à genoux sur le degré le plus élevé de l'autel. Ensuite, la droite levée sur le tombeau des martyrs, elle prononce d'une voix ferme et vibrante les paroles de sa consécration virginale :

—Je méprise le royaume de ce monde et toutes ses jouissances pour l'amour de Celui en qui je crois, que j'ai vu, que j'ai aimé, que je chéris de toute l'ardeur de mon âme. Je ne veux pas d'autre époux que Lui sur la terre, comme je ne veux pas d'autre récompense que Lui dans le ciel !

Le saint pontife versait des larmes d'attendrissement ; et l'assistance, émue de tant de candeur jointe à tant de résolution, rendait grâces à Dieu de la gloire qu'il réservait à son Eglise dans la personne de cette jeune Vierge de Rome.

III

Cette enfant était l'unique héritière de l'une des plus illustres familles du patriarcat romain. Elle s'appelait Cœcilia.

Au moment où nous entreprenons le récit de sa vie pleine d'héroïsme, Cœcilia avait perdu sa mère. Elle vivait dans la maison paternelle avec son père, Cœcilius Metellus, descendant de la célèbre famille des Metellus, dont plusieurs membres conquièrent une grande illustration dans les annales de la République romaine. Il existait une tradition qui en faisait remonter la source jusqu'à l'origine même de Rome. Les Metellus auraient eu pour aïeule l'épouse de Tarquin l'ancien, la fameuse Caïa Cœcilia Tanaquil, à laquelle Rome avait élevé une statue au Capitole.

Cœcilius était un de ces Romains de vieille race, chez lesquels la noblesse du caractère marchait l'égale de la noblesse du sang. Au point de vue religieux, il était païen de naissance, mais très indifférent à toute espèce de culte en pratique. D'une part, son esprit cultivé ne pouvait supporter le détail des superstitions grossières et ridicules du paganisme ; d'autre part, ne connaissant la religion du Christ que par les calomnies tout aussi grossières et ridicules dont on environnait ses plus admirables mystères, il avait jugé à propos de se tenir également éloigné de l'une et de l'autre religion. C'est ainsi que cette indifféren-